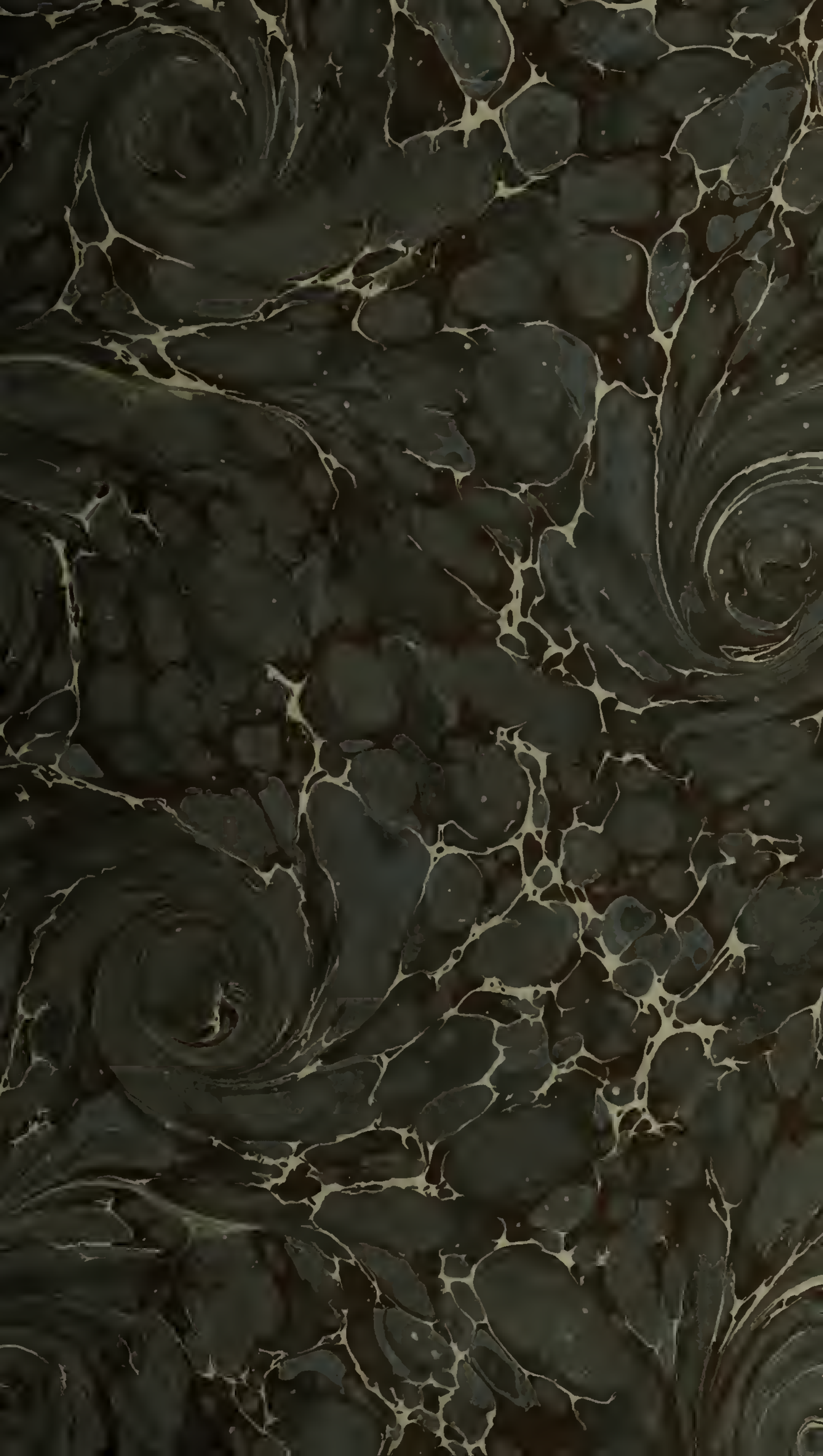


# INSTRUCTION SUCCINCTE

SUR LE TRAITEMENT DU TYPHUS CONTAGIEUX QUI RÈGNE ACTUELLEMENT,

*Rédigée d'après l'invitation de l'Administration supérieure du département (de Rhin et Moselle); par F. G. Wegeler, Docteur en médecine et en chirurgie, Directeur de tous les établissemens de santé du département de Rhin et Moselle, ancien Professeur public à l'Université de Bonn, membre correspondant de l'Académie impériale et royale Joséphine de Vienne, etc. — A Coblentz. — 1814. — Ouvrage dédié par l'auteur au chevalier de Vering, médecin directeur de l'état-major de l'armée autrichienne, etc.*

Traduit de l'allemand par J. B. Demangeon, D. M. P.

---

A PARIS,

Chez le Traducteur, grande rue de Cléry, n° 29.

1815.

*Cette traduction a d'abord paru dans les cahiers des mois d'août et de septembre 1814 de la Bibliothèque médicale.*



# AVANT-PROPOS.

La place de directeur de tous les établissemens de santé du département de Rhin et Moselle, fesoit à l'auteur un devoir de rédiger la présente instruction, indépendamment du désir qu'il avoit de publier un aperçu propre à donner au moins les principales notions d'un traitement aussi convenable qu'heureux du typhus contagieux, aux médecins qui, à cause de sa rareté, n'avoient point eu occasion de l'étudier par leurs propres observations au lit du malade, ni par la lecture des meilleurs ouvrages qui en traitent. Ayant eu lui-même, il y a vingt ans, la fièvre d'hôpital, et dès lors de fréquentes occasions de l'observer, il fut déjà chargé par le Gouvernement et par la Faculté d'écrire sur cette maladie un ouvrage publié à Bonn en 1793, sous le titre d'*Instruction utile à tout le monde, sur la manière de se conduire dans la fièvre d'hôpital.* Après sa guérison, il eut encore à traiter, aux frais du Gouvernement, cent quatre-vingt-une personnes atteintes de cette fièvre dans le seul bourg de Koenigswinter. Ne doit-il pas avoir acquis par-là le droit de communiquer de nouveau son opinion à ceux qui l'entourent, lorsque tout récemment une pratique très-étendue, il peut même dire avec assurance, très-

heureuse, l'a mis dans le cas d'apprécier à sa juste valeur tout ce que l'on trouve sur ce sujet dans les ouvrages de l'art, et qu'il peut dire avec *Thucydide*, *Hildenbrandt*, et malheureusement avec beaucoup d'autres médecins : *Tum, quia ego ipse hoc morbo laboravi, tum etiam, quia alios hoc morbo laborantes ipse vidi.*

Il a d'ailleurs, en travaillant à cette instruction, utilisé les meilleurs ouvrages publiés sur cette maladie, en prenant le bon où il se trouvoit, et en mettant de côté tout ce qui étoit de mauvais aloi, comme l'avoit fait autrefois, en pareilles circonstances, toute la faculté dont il étoit membre. Citer à toute page les auteurs consultés, eût été une peine inutile pour le littérateur instruit, qui reconnoîtra facilement, sans ce secours, ce qui vient d'emprunt ou du fonds de l'auteur, et une peine perdue pour tout autre qui ne veut ou ne peut remonter aux sources, dont il faut cependant indiquer les principales, en rappelant les ouvrages de *Colombier*, *Cera*, *Sœlling*, *Wolff*, *Schæfer*, *Ploucquet*, *Maier*, *Hufeland*, *Hecker*, *Gilbert*, *de Hildenbrandt*, *Hartmann*, *Günther*, *Pringle*, *Huxham* *Lind*, *Lettsom*, *Grant*, *Rush*, *Monro*, *Campbell*, *Sarcone*, *etc.* L'auteur peut néanmoins affirmer qu'il n'a rien adopté qu'au préalable il n'en ait vérifié la justesse au lit du malade, et qu'agir ainsi, c'est bien moins prendre sur parole (*jurare in verba magistri*), que

confirmer ce que d'autres ont indiqué comme bon et vrai. Il doit aussi remarquer, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver ici une histoire détaillée du typhus contagieux et de son traitement, non plus que des recherches savantes sur sa nature. Ce n'étoit ni le temps ni le lieu d'en agir ainsi, et le mérite des écrivains qui en ont déjà parlé, est trop grand, pour qu'il ait pu fournir, après eux, des points de vue nouveaux et importans.

L'auteur observe encore qu'il a décrit le typhus tel qu'il s'est montré dans son arrondissement, et qu'il ne prétend nullement accuser d'erreur ni d'inexactitude ceux qui, placés dans d'autres circonstances, ont donné un autre tableau de cette maladie. Toutefois, il est convaincu que tout typhus contagieux véritable se rapproche de la description qu'il en a donnée, et lui ressemble dans ses principaux traits. Ce n'est que faute d'en avoir saisi les signes caractéristiques, que les opinions ont tant varié sur sa nature, comme cela se voit dans les écrits de *Marcus* et de *Wittmann*, dans les *Ephémérides* de *Speyer*, et dans l'excellent ouvrage de *Hildenbrandt*. C'est à ce dernier que l'auteur, ainsi que plusieurs de ses amis et collègues, doivent le succès et l'extrême précision d'un traitement qui a enfin dissipé toute espèce d'alarmes, non-seulement chez eux, mais aussi dans des familles nombreuses, où six, huit et dix personnes successive-

ment atteintes du typhus contagieux, en ont été guéries. Quelle est la maladie grave, quelle est celle des épidémies qui reviennent si fréquemment, où le médecin puisse s'applaudir d'un tel résultat de sa pratique?

M. *Petit*, médecin de Paris, qui a observé le typhus ici et dans le département voisin, a communiqué une partie des résultats de ses observations à l'auteur, qui en a tiré parti pour rendre plus utile cet ouvrage, dont la majeure partie est le fruit de leur travail commun. La célérité avec laquelle il a fallu terminer cette instruction, doit en faire excuser le style. L'auteur ayant cherché par-dessus tout à être intelligible, n'a pu s'assujétir aux métamorphoses, ni aux théories de ces médecins, qui, comme le dit *Formey*, après avoir forgé, Dieu sait comment! un argot inintelligible à chaque nouvelle doctrine, la réduisent à un squelette purement idéal. L'élégance a été sacrifiée par l'auteur au désir de se rendre utile le plus promptement possible dans une épidémie qui répandoit partout ses ravages.

---



# DU

# TYPHUS CONTAGIEUX.

---

LA maladie qui fait l'objet de ce traité, se nomme *fièvre d'hôpital*, *fièvre des prisons*, *fièvre pétéchiale*, et plus exactement *typhus contagieux*. C'est une fièvre spéciale (*morbus sui generis*), et non une fièvre nerveuse avec des modifications particulières, comme le croiroient d'autant plus volontiers des médecins qui l'ont rarement rencontrée, que c'est avec la fièvre nerveuse qu'elle a le plus d'analogie. Elle naît d'un miasme spécifique qu'elle reproduit dans son développement. Dans sa marche régulière, elle parcourt deux septénaires, chacun desquels fait une période marquée par des symptômes qui lui sont propres. Elle prend quelquefois subitement et sans prélude avec un appareil de symptômes effrayans; mais le plus souvent elle s'annonce comme la plupart des maladies aiguës, par un malaise accompagné de tristesse, d'horripilations dans le dos, d'insomnie ou de mau-

vais sommeil, de diminution de l'appétit, d'abattement, etc.; symptômes auxquels les personnes qui s'occupent peu de leur santé, font à peine attention.

### PREMIER SEPTÉNAIRE.

Cette période de sept jours, commence par un frisson plus ou moins violent, ordinairement interrompu par des alternatives d'une chaleur qui finit par devenir permanente. Dès lors les parties du corps que l'on couvre, ont souvent trop chaud, et celles que l'on découvre, trop froid. La peau reste sèche dans le principe, puis s'humecte un peu, mais passagèrement, de manière que sa sécheresse persiste le plus souvent jusqu'au onzième jour. La vivacité de la soif donne une appétence continuelle pour les boissons aigrelettes. L'abattement ne tarde pas à être considérable et hors de proportion avec la durée et l'intensité de la maladie.

Il se déclare, dès le second ou le troisième jour, un état catarrhal inflammatoire, que l'on reconnoît à la rougeur et à la sensibilité des yeux, des narines, de la bouche et du larynx, quelquefois aussi à une émission pénible des urines, provenant d'un gonflement inflammatoire de la membrane muqueuse de l'urèthre.

Dans le début, lorsque la langue, d'ailleurs hu-

mide et couverte d'un enduit blanchâtre, est encore assez nette, il y a déjà dépravation du goût avec nausées et même vomissemens. La région du foie est plus ou moins tendue ; la sécrétion de la bile troublée ; le visage rouge ; le pouls plein, fréquent, peu dur et rarement intermittent. Les excrétions sont moins abondantes, particulièrement celle de l'urine, qui est rouge comme dans les maladies inflammatoires, et n'est quelquefois rendue qu'avec douleur. Malgré la constipation ordinaire, les garde-robes sont presques toutes naturelles, à moins qu'il n'y ait diarrhée, ce qui n'arrive que rarement. La respiration, un peu laborieuse, semble parfois indiquer, avec d'autres symptômes, une légère phlogose des poumons. Mais c'est la tête qui souffre le plus, et une forte douleur lancinante s'étend sur le front, d'une tempe à l'autre. Il en résulte une pesanteur, accompagnée de vertiges et de stupeur, et c'est peut-être à cause de ce dernier symptôme, un des plus saillans, que les Grecs ont donné le nom de *typhus* à la maladie ; un sommeil agité avec des rêves pénibles fatiguent le malade, dont les sens internes et externes sont encore à peu près dans leur intégrité. Tel est, dans les trois premiers jours, le tableau du typhus contagieux, qui se déclare par un *violent mal de tête avec stupeur*, *dégoût*, *abattement*, *rougeur des yeux et symptômes catarrheux*, tels qu'ils viennent d'être décrits.

Ce qui donne ordinairement, au quatrième jour,

un signe encore plus manifeste du typhus, c'est un exanthème variable pour sa forme, ayant celle de taches, de piqûres de puces, d'échauboulures, de vergetures, de pourpre, etc. Il existe d'ordinaire, mais il est souvent difficile à trouver, et paroît d'abord au dos, à la poitrine, aux bras et aux cuisses. Cet exanthème parcourt ses périodes jusqu'à la desquammation complète de l'épiderme, qui tombe tantôt en parcelles imperceptibles, et tantôt en écailles plus considérables.

Il survient aussi, vers le quatrième jour, une épistaxis ou hémorrhagie nasale, dont le sang paroît encore dans son état naturel, et qui, pour peu qu'elle soit copieuse, adoucit le mal de tête et soulage le malade.

Avec des nuits plus agitées surviennent des rêves plus pénibles qui ne changent presque pas d'objet, des selles ordinairement beaucoup plus fréquentes, des urines plus rouges et plus rares. La céphalalgie et la stupeur persistent, quoique néanmoins le malade soit d'ordinaire encore sans délire. Les fonctions des sens, principalement celles de l'ouïe, se dérangent, et plus ce dérangement est tardif et mieux vaut.

Dans les trois derniers jours de cette époque, le délire devient fréquemment violent, surtout durant

la nuit ; et comme il atteint souvent le plus haut degré, il force les assistans à une vigilance extrême.

On remarque plusieurs exacerbations de la fièvre, mais telles, qu'à l'exception de celles de la nuit, on ne peut les ranger sous aucun type régulier.

Il survient volontiers, au sixième jour, une détérioration qui cesse au commencement du septième, qui est ordinairement meilleur, quoiqu'on n'y remarque aucune évacuation critique, si ce n'est parfois une épistaxis suivie d'une diminution dans les symptômes. L'exanthème reste à peu près dans le même état durant ces derniers jours. Tel est le cours de la maladie dans les cinquième, sixième et septième jours.

### SECOND SEPTÉNAIRE.

Après le septième jour, l'appareil morbifique n'est plus le même. Les symptômes de phlogose catarrhale se dissipent promptement, ainsi que l'exanthème, quand ce ne sont point des péléchies. Tous les phénomènes prennent un caractère nerveux qui justifie le nom de *stade nerveux* donné à cette période, comme celui de *stade inflammatoire* est donné à la première. La chaleur fébrile devenue plus forte est brûlante ; la langue devient sèche et brune, sans que la soif augmente proportionnellement ; le hoquet est souvent incommode, et les narines, presque bou-

chées, forcent le malade à respirer par la bouche. Après quelques douleurs du bas-ventre, que la pression avec la main augmente, il se déclare une diarrhée plus ou moins forte, qui, vers la fin de la maladie, est souvent involontaire, même lorsque la fièvre est bénigne. Il s'y joint, mais seulement dans quelques cas, un météorisme avec la sortie de quelques vers, et le plus souvent d'un seul. L'urine, moins colorée et un peu trouble, forme parfois un sédiment considérable, et d'autres fois n'en forme point du tout. Mais, quel qu'en soit l'aspect, on ne la trouve pas dans la seconde période comme dans la première. Le pouls est plus fréquent, ramolli, médiocrement fort, libre et variable en général.

Mais c'est le cerveau qui souffre le plus. Les sens externes perdent de plus en plus de leur force; l'ouïe s'affoiblit, et à la difficulté d'entendre se joint souvent un bourdonnement extrêmement fatigant pour le malade. Les sens internes se troublent aussi de plus en plus; et il y a ordinairement, durant la nuit, un délire qui, parfois, continue durant le jour. Il est rare que ce délire soit tranquille; il est souvent violent et quelquefois furieux.

Cependant il arrive aussi que le malade reste dans un état soporeux. Presque toujours c'est une seule et même idée qui le tourmente. Plusieurs malades voient

dans leur lit, à côté d'eux, une personne qui ne les quitte jamais (1).

La variation du délire indique, conjointement avec quelques autres symptômes, un état d'analogie tantôt avec la fièvre nerveuse versatile (*febris nervosa versatilis*), et tantôt avec la fièvre nerveuse accompagnée de torpeur (*febris nervosa stupida séu cum torpore*).

L'on remarque assez fréquemment, dans cette seconde période, une difficulté de respirer, qui diffère de celle de la première période, en ce qu'elle paroît tenir à un spasme du thorax. Les muscles soumis à la volonté sont très-affoiblis ; les soubresauts des tendons, les convulsions légères et la carphologie ne sont pas rares.

Les nuits sont, comme de coutume, plus mau-

---

(1) Le docteur *Renard*, de Mayence, dit M. Wegeler, a soigné un malade qui croyoit s'en retourner chez lui, où il arriva, d'après son idée, lorsque sa maladie commençoit à diminuer, et il ne reconnut sa chambre que lorsque sa convalescence étoit déjà avancée. Le traducteur a traité du typhus, à Paris, un officier de la garde, qui croyant l'empereur couché à côté de lui, se gênoit dans son lit, parloit bas, et empêchoit les autres de parler haut, de peur de l'éveiller. Cette idée lui restoit encore dans ses momens de lucidité apparente, lorsqu'il parloit d'ailleurs conséquemment et sans autre illusion. Durant le délire de la nuit, on l'entendoit commander la manœuvre.

vaises que les jours; mais la pire est celle qui précède le onzième jour, marqué d'ordinaire par une sueur abondante ou par des garde-robes plus fréquentes, ou, ce qui est plus rare, par des urines très-sédimenteuses. Ces évacuations, que l'on peut considérer comme des préludes de la crise, sont suivies d'un soulagement assez sensible, et annoncent manifestement l'évacuation critique qui doit avoir lieu au quatorzième jour.

Une exacerbation beaucoup plus marquée est celle qui se déclare le treizième jour de la maladie. Alors la fièvre augmente avec force et s'accompagne des autres symptômes que l'on connoît sous la dénomination de *travail critique*, ou de *perturbations critiques*, (*molimina critica*, *perturbationes criticæ*) et sur lesquels se fonde cet adage : *Ante crisim omnia fiunt pejora.* Mais cette exacerbation est ordinairement la dernière, car elle se termine le plus souvent par la crise.

La langue s'humecte, le mucus durci des narines se détache, la peau perd sa rudesse, et il se déclare une légère transpiration ou moiteur, suivie d'une sueur générale souvent très-forte, laquelle gagne tout le corps, dure plusieurs heures, et a pour résultat une grande diminution de tous les symptômes. Il se fait aussi une expectoration facile, fréquente et épaisse, qui débarrasse les poumons; ou bien il sur-

vient des garde-robes fréquentes, pultiformes et fétides, avec une rémission complète de tous les symptômes pénibles; d'autres fois l'évacuation critique se fait par les urines, comme dans les maladies inflammatoires.

Tous ces changemens favorables arrivent le plus souvent au quatorzième jour, quoique l'auteur ait aussi vu un nombre étonnant de crises se faire au treizième. Quand cela ne se passe pas ainsi, ce que l'on peut craindre lorsqu'il n'y a pas eu de prélude critique (*Vorkrise*, mot à mot, *avant-crise*) le onzième jour, la maladie se prolonge jusqu'au dix-septième et même jusqu'au vingt unième jour, qui sont l'un et l'autre encore souvent marqués par des crises complètes. Mais les crises sont quelquefois insensibles, et le malade arrive néanmoins à l'état de santé par plusieurs petites crises ou solutions incomplètes (*lyses*).

Après une crise décidée le rétablissement s'annonce bientôt, mais néanmoins d'une manière insensible. Il n'y a ordinairement plus aucun danger pour le malade qui revient à lui, bien qu'il manifeste encore dans ses discours des intervalles d'illusion pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Ses sens reprennent de la vivacité; mais le bourdonnement des oreilles se perd lentement. Le pouls, la respiration, la soif, l'appétit, tout s'améliore; et dans l'espace de sept autres jours,

à dater de la crise, le malade a déjà fait beaucoup de progrès vers la santé parfaite.

Dans quelques cas, la marche de toute la maladie est très-douce; le malade peut se tenir levé la plupart du temps, n'a que des instans de stupeur et de délire durant la nuit, et se trouve en bon état au bout de quatorze jours.

*Anomalies dans le cours de la maladie.*

Il y a de fréquentes anomalies, qui changent le cours ordinaire du typhus contagieux; et Frank, en parlant de la fièvre nerveuse ordinaire, dit déjà : *Vix aliorum symptoma morborum existit, quòd sæpe hâc febre prehensos non illicò circumdet.* On ne peut parler ici que des anomalies les plus fréquentes et les plus importantes pour nos contrées. Les causes de ces anomalies sont, comme dans les autres affections, l'idiosyncrasie ou l'individualité du sujet, sa prédisposition morbifique, la saison de l'année, les circonstances où il se trouve, etc. Le début peut lui-même présenter des différences, étant quelquefois violent et marqué par un malaise subit avec vomissement, délire, lipothymie, et un frisson qui semble annoncer une fièvre intermittente, etc.; tandis que d'autres fois le froid est à peine sensible, et que pendant les trois ou quatre premiers jours l'on n'observe que des symptômes légers qui n'ont rien d'alarmant. C'est même

dans la première période que les anomalies sont les plus fréquentes, et la première que nous signalons rentre presque dans la règle, à cause de sa fréquence dans un département voisin. *C'étoit une exaltation de l'affection inflammatoire*, qui sembloit donner un caractère purement inflammatoire, plutôt que catarrhal, à la fièvre, et que l'on observoit de préférence chez les sujets vigoureux et très-sanguins, chez ceux qui fesoient usage d'alimens très-substantiels et de haut goût, qui, dans l'idée de se garantir de la maladie, buvoient des vins généreux et d'autres spiritueux, ou avoient recours à des moyens échauffans, au début du mal, pour le prévenir. Cependant ces influences semblent n'obtenir leur plein effet que quand, par le concours de plusieurs causes physiques, ou peut-être morales aussi, la constitution est réellement inflammatoire. *Voilà ce qui s'observe actuellement à Mayence, où le typhus se présente, dans sa première période, sous l'apparence d'une fièvre synoque grave, ou même d'une inflammation du cerveau, avec douleur fixe, battement et augmentation de chaleur à la partie souffrante de la tête :* remarques importantes pour les médecins jaloux d'avoir une pratique heureuse dans l'épidémie actuelle.

Dans ce cas, le mal de tête est beaucoup plus violent et va quelquefois au-delà du sommet, en s'étendant jusque dans la moelle épinière. Les vertiges et la

stupeur sont aussi plus considérables, et le malade ne peut se lever ni se tenir assis, retombant toujours en arrière. Le visage, et principalement les yeux sont plus rouges, et le délire plus violent porte parfois le malade à attenter à sa vie, à vouloir se précipiter dans l'eau, etc. D'autres fois le malade est dans une stupeur continuelle, et même dans une espèce de roideur générale. En un mot, on remarque tous les signes d'une inflammation plus ou moins violente du cerveau; mais toujours modifiée par les causes primordiales de la maladie, telles que *Frank*, *Pinel*, *Cullen*, *Reil*, les ont indiquées dans leurs ouvrages (1).

Après l'inflammation du cerveau, celle de la poitrine semble avoir été la plus fréquente, quoique celle du bas-ventre n'ait pas été rare non plus. Dans celle-là, il y a douleur de côté et crachement de sang; dans celle-ci, coliques, météorisme, diarrhée, etc.

---

(1) M. *Petit*, médecin de Paris, eut occasion de se convaincre à Mayence, par des ouvertures de cadavres, de la présence de cette inflammation du cerveau, et on le rendit aussi attentif à un symptôme particulier de cette inflammation, c'est que le sentiment du malade, dont les sens se trouvoient ordinairement affoiblis, se manifestoit d'une certaine manière: par exemple, un coup subit donné avec un doigt sur la peau, excitoit une sorte de mouvement convulsif, tandis qu'une pression plus forte, exercée avec la main, n'excitoit aucune marque de sensibilité. ( *Note de l'auteur.* )

La maladie prend aussi l'apparence d'une fièvre gastrique, et alors il survient des vomissemens spontanés ou des coliques, suivis les uns et les autres d'évacuations très-bilieuses. Le foie se trouvant toujours plus ou moins affecté dans le typhus contagieux, il en résulte une augmentation de sensibilité dans cet organe ou dans les parties voisines, qui peut facilement faire croire au médecin, par erreur, qu'il n'a qu'une fièvre gastrique à traiter.

Nous avons déjà fait observer que l'exanthème est très-varié, et quelquefois à peine visible, et il est possible qu'il manque dans certains cas. Souvent l'on n'acquiert la certitude de son existence antérieure que par la desquammation de la peau après la crise, quoiqu'avant l'on n'en ait rien vu. Chez plusieurs malades de cette contrée, on ne s'en apercevoit qu'aux fesses, en administrant des lavemens.

Le *stade* inflammatoire dure quelquefois plus et quelquefois moins de sept jours; et bien qu'il puisse souvent y avoir erreur de calcul, il est néanmoins démontré que même dans le calcul le plus exact, le *stade* nerveux se déclare par anticipation. Un excès d'excitation ou de détente peut en être la cause, qui cependant se trouve bien des fois uniquement dans la fièvre elle-même. Il est rare, mais il n'est pas im-

possible que dans cette période, l'état nerveux passe à l'état *putride* (1).

---

(1) Il n'y a pas d'autre terme que *putride*, qui puisse rendre en françois l'idée de l'original. Le mot *adynamique* que l'on a voulu lui substituer, ne peut le remplacer, n'indiquant qu'une *privation de force*, également propre au typhus, aux fièvres jaune, putride, nerveuse, synoque, inflammatoire, étique, scorbutique, etc. Ne marquant aucune *différence spécifique*, l'emploi qu'on en a fait pour servir à distinguer l'une de ces fièvres, est réprouvé par cette règle de logique : *Definitio constare debet genere proximo et differentia specifica.* M. *Wegeler* n'a-t-il pas fait suffisamment comprendre que l'*adynamie*, ou le manque de force, est au dernier degré dans le typhus, lorsqu'il a dit *que les malades ne pouvoient se tenir levés ni même assis, et qu'ils retomboient toujours en arrière* ?

C'est à tort que les néologistes font accroire à leurs élèves que le mot *putride* sert à désigner *un ordre de fièvres attribuées à la pourriture des humeurs par les humoristes*, pourriture qu'ils disent incompatible *avec la vie*, mais qui ne l'est pas avec les corps vivans, objets de la médecine ; et c'est ce qui est prouvé aux solidistes comme aux humoristes par les gangrènes partielles, et par les excrétions purulentes auxquelles la fièvre putride donne si facilement lieu, de même que les blessures graves, les agens délétères, les douleurs, le froid excessif, etc. Non-seulement les humoristes, mais aussi les solidistes, mais tous les savans, médecins et autres, ont employé le mot *putride* ; et ce mot n'indique point étymologiquement une *pourriture des humeurs*, mais bien une *dissolution* ou un *relâchement des solides*, lorsqu'ils sont privés des humeurs qui en entretenoient la cohésion.

Voilà pourquoi nul autre terme ne désigne et ne différencie

## *Anomalies de la seconde période.*

Ces anomalies dépendent en partie de celles de la première période, et se présentent, par exemple,

---

mieux l'espèce de fièvre dont il sert à établir le caractère, et nul autre ne met mieux le praticien sur la voie de leur véritable traitement, qui consiste principalement dans l'administration d'une boisson abondante, et de préférence aigrelette, depuis le début jusqu'au déclin de la maladie. *Virgile*, qui, probablement n'étoit point humoriste, et devoit savoir le latin d'où vient le mot putride, dit :

Quadrupedante *putrem* sonitu quatit ungula campum.
Liquitur et zephyro *putris* se gleba resolvit.

On dit aussi en latin *putre solum*, pour désigner une terre meuble et privée jusqu'à un certain point d'humidité.

Le langage vulgaire, qui substitue souvent le mot de *corruption* à celui de *pourriture*, est plus exact que celui des novateurs ; car il indique la *rupture d'un lien d'union* ou de l'*ensemble des parties solides d'un tout.* Ainsi, le mot *pourriture*, même dans son acception vulgaire, sans que l'on puisse le regarder comme synonyme de *putride* ou *putridité*, qui sont des termes techniques réservés à la médecine, conviendroit encore mieux pour caractériser certaines affections, que les mots *adynamie* et *adynamique*, lesquels n'annoncent qu'une privation de pouvoir ou de forces, résultat nécessaire de toute maladie. Aussi, en indiquant les symptômes caractéristiques de la fièvre putride, M. *Wegeler* ne fait pas même mention de la foiblesse ou de l'adynamie, comme on le verra par la suite.

A part les citations ci-dessus, où le mot *putride* ne s'applique pas à des humeurs ; à part les fausses suppositions et les

comme une suite de l'inflammation locale. Aussi l'on voit beaucoup de diarrhées qu'il faut considérer comme résultats d'un état gastrique antérieur, d'une affection exaltée du foie, ou d'un excès de foiblesse. La sortie d'un ver ne donne pas lieu de croire à la présence d'un plus grand nombre ; la preuve en est acquise par quantité d'exemples.

Le caractère putride, l'adynamie, rare dans la première période, se présente plus ordinairement dans la seconde, et nommément chez les sujets très-foibles, mal nourris; chez les soldats après de grandes fatigues et des privations continuelles de plus d'une sorte. On le reconnoît à des évacuations putrides, à la fétidité de la bouche, à l'enduit noir de la langue, à la promptitude avec laquelle la gangrène survient aux endroits entamés par des vésicatoires, ou fortement comprimés. Alors la maladie prend une tout autre marche, et finit souvent par la mort.

Quant aux anomalies de la crise, nous avons déjà

---

fausses interprétations que j'ai signalées, il faut observer que l'usage, plus fort qu'un empereur romain, l'usage *quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi*, a sanctionné l'acception que j'ai donnée au mot *putride ;* et c'est d'ailleurs le seul qui en françois puisse rendre le sens de l'auteur allemand.

(*Note du traducteur.*)

remarqué, touchant son époque, que n'ayant pas lieu le 14, elle se faisoit le 17 ou le 21, et même, dans quelques cas assez rares, le 28. Il n'y a pas un exemple dans cette contrée qu'avec le cours le plus favorable de la maladie, la crise ait été terminée avant le 14.

Une seule crise, comme celle qui se feroit par la peau, est souvent insuffisante ; pour la compléter il en faut une autre, comme seroient, par exemple, quelques selles fétides.

Quand la crise n'a pas été décisive, il survient de nouveaux accidens morbifiques, dont l'espèce est déterminée par les anomalies antérieures, ou bien il se fait de nouvelles crises, manifestes ou insensibles, qui peu à peu usent entièrement la maladie. Nous n'avons observé aucune métastase ; jamais nous n'avons rencontré d'enflure aux parotides ni aux glandes inguinales. Cependant cette terminaison peut se rencontrer dans d'autres circonstances, mais *Gilibert* l'a toujours vue mortelle. La gangrène des parties blessées ne nous a jamais paru critique. L'état valétudinaire primitif du sujet atteint de typhus, la violence de la maladie, la transformation d'un typhus bénin en un plus grave, par un mauvais traitement ou par d'autres circonstances, sont les causes d'une terminaison funeste qui a aussi été déterminée par l'apoplexie, la paralysie et la gangrène.

*Du pronostic.*

Il n'est question ici que de quelques aperçus qui dénotent les résultats de phénomènes fréquemment observés dans la pratique.

Les sujets très-robustes, pléthoriques et d'une sensibilité exquise, souffrent plus que d'autres plus foibles en apparence.

Les femmes supportent mieux la maladie que les hommes.

L'éruption des menstrues durant la première période, a une influence favorable sur le cours de la maladie. C'est le contraire dans la seconde période. Les femmes grosses avortent ordinairement. Trois ont été sauvées, quoique chez l'une l'avortement ait eu lieu au douzième jour de la maladie. Une quatrième mourut des suites d'une violente hémorrhagie. L'avortement fait toujours empirer la maladie, surtout s'il a lieu dans la seconde période. Dans un cas de cette nature, la gangrène est survenue aux vésicatoires et à des plaies provenant du coucher; la crise ne s'est faite que le vingt-unième jour, et la convalescence complète s'est fait attendre très-long-temps.

Une diarrhée légère est salutaire dans la première période, et nuisible dans la seconde, à moins qu'elle ne fasse crise.

Une langue humide, avec un enduit blanc dans la première période, et légèrement brunâtre dans la seconde, sans sécheresse sur le bout ni sur les bords, est un signe rassurant.

La quantité des urines est loin de fournir pour le pronostic les mêmes indices que dans les maladies purement inflammatoires.

La modération de tous les symptômes, la souplesse et l'humidité de la peau, une chaleur modérée, la rareté du délire, et le cours tout-à-fait régulier de la maladie, laissent beaucoup d'espérance; néanmoins le typhus le plus léger peut quelquefois avoir une terminaison malheureuse.

Lorsqu'il ne survient point de complications défavorables, la mortalité de cette maladie peut être dans le rapport d'un à dix-huit, ou même à vingt.

*Traitement du typhus régulier dans la première période.*

Il faut placer les vomitifs au premier rang des moyens reconnus utiles dans ce cas. Quoiqu'ils puissent évacuer les matières saburrales ou même les miasmes portés dans les premières voies, et agir favorablement sur l'affection du foie, leurs principaux avantages sont, sans contredit, la secousse générale de toute

la machine, la détente du systéme dermoïde par la cessation du spasme, et la disposition qui en résulte pour une transpiration plus abondante ou pour la sueur. Voilà pourquoi l'on préfère l'ipécacuanha aux préparations antimoniales; mais, pour remplir plus d'une indication en même temps, le mieux est de les combiner ensemble, selon la formule n° I. L'on ne peut guère approuver l'usage où sont quelques médecins de donner de grandes doses de tartre émétique, délayées dans une petite quantité d'eau. Dans ce cas, le médicament est rejeté soudain sans produire les bons effets qu'on en espéroit; ou bien, en restant dans l'estomac, il y agit à l'instar d'un poison, c'est-à-dire qu'il produit une légère phlogose de ses membranes internes, et peut, chez les personnes délicates, donner lieu à des diarrhées violentes et à des convulsions, et, chez les sujets robustes, déranger la marche de la maladie, et amener dès accidens nerveux très-graves.

L'à-propos du vomitif est dans les premiers jours, lorsque le caractère inflammatoire n'est pas encore bien prononcé, quoiqu'il soit encore utile, administré plus tard ou répété. Je l'ai administré deux fois dans le commencement des règles, sans en supprimer le cours. Nous parlerons plus tard des précautions à prendre à l'égard des vomitifs, quand l'inflammation est exaltée.

Immédiatement après le vomitif, il faut chercher à favoriser la sueur, qui survient ordinairement, par l'administration de boissons tièdes; et une infusion théiforme de fleurs de tilleul, d'oranger, de guimauve, de mélisse, etc., remplit parfaitement cet objet.

Les moyens indiqués ensuite pour tout le reste de la période sont les dissolvans légers, les sudorifiques, les laxatifs, les antiphlogistiques; et, en réglant son choix sur les indications que présentent l'idiosyncrasie du malade ou les phénomènes de la maladie, il est facile de remplir le but que l'on se propose actuellement, par le tartrite acidule de potasse, la pulpe de tamarin, le muriate d'ammoniaque, les sels neutres, l'oxymel simple, le petit-lait, les décoctions de racine de chiendent, de guimauve, l'extrait de pissenlit, l'acétate d'ammoniaque, le roob de sureau. *Voyez* les formules n$^{os}$ II, III, IV, V.

Les lavemens ordinaires ou composés avec les plantes émollientes, le petit-lait, etc., sont souvent indiqués; et administrés de préférence sur le soir, ils procurent souvent un soulagement étonnant.

L'application de compresses imbibées de vinaigre camphré sur le front et sur les tempes, est ordinairement très-utile contre le violent mal de tête. *Voyez* n° VI.

Outre les embrocations ordinaires de baies de genièvre, broyées avec du pain et du vinaigre, j'en ai vu employer aussi une autre par le médecin de district *Klein.* Elle consiste en un mélange d'une once de farine mêlée avec une drachme de poivre écrasé, que l'on humecte avec de l'eau-de-vie, pour l'appliquer sur le front. Je m'en suis servi quelquefois avec beaucoup de succès.

On lave soir et matin les extrémités supérieures et inférieures avec du vin chaud dans le commencement, et, à une époque plus avancée de la première période, avec une infusion chaude, composée de trois onces de moutarde en poudre, d'une chopine d'eau bouillante et d'un demi-setier de vinaigre. Il faut avoir soin de laver chacune de ces parties à part avec un gros linge, et de l'essuyer incontinent toute chaude.

Les sinapismes à la plante des pieds, au gras des jambes, à la nuque; l'usage de l'infusion de moutarde déjà indiqué, les lotions du visage avec du vin froid, les lavemens tempérans, suffisent ordinairement contre le délire. Quand il est violent, on y oppose d'autres moyens, qui seront indiqués ultérieurement.

Survient-il une diarrhée qui menace d'épuiser les forces? on y remédie par des lavemens de graines de lin, des mixtures ou des décoctions où l'on fait entrer la gomme arabique, des frictions avec le liniment

volatil sur l'abdomen, et l'on soutient le tout par une diète convenable.

Quant au régime durant cette période, il faut que l'air qui environne le malade ne soit pas trop chaud, pour être en rapport avec le traitement antiphlogistique, et il est entendu qu'il doit être pur et sec. Pour tisane on donne une limonade avec le jus de citron, ou avec la crême de tartre ou l'acide tartareux, une légère décoction d'orge avec du vinaigre, une eau pure, une décoction de pruneaux (1), un eau miellée, de l'eau avec du sirop de framboises et du vinaigre, du petit-lait préparé avec le vinaigre, la crême de tartre ou la pulpe de tamarin. On peut accorder à ceux qui en ont pris l'habitude dans leur jeunesse, une eau aigrelette ou gazeuse, mais il faut qu'elle soit légère et prise modérément pour ne pas nuire. Il en est de même du babeurre. Aucune boisson ne doit se donner entièrement froide.

Quand la quantité de tisane pèse sur l'estomac sans apaiser la soif du malade, on lui fait tenir sur la langue des tranches de citron ou d'orange sau-

---

(1) Le mot *zwetsche*, employé par l'auteur, ne veut pas dire *pruneau* en général, mais une espèce de pruneau long fort commun en Allemagne, sur les bords du Rhin et dans la ci-devant Lorraine, où il est appelé *quoèche* d'après l'allemand *quetsche*, qui est synonyme de *zwetsche*.

poudrées de sucre. Pour alimens on accorde un peu de fruits secs, de légers bouillons avec un peu de pain, des soupes à l'oseille, de légères décoctions mucilagineuses.

Autant que possible, le malade doit se lever, s'asseoir et se promener plusieurs fois par jour. S'il peut par caractère résister au délire, comme je l'ai vu faire au médecin de district *Klein*, et à quelques autres personnes, la maladie n'en sera que plus bénigne.

Voilà l'essentiel pour cette période. Il y a deux extrêmes à éviter dans le traitement; c'est de ne pas trop affoiblir, ni de ne pas trop stimuler. La maladie n'étant pas purement inflammatoire, et devant nécessairement passer au stade nerveux, il faut bien se garder de trop dépenser les forces dans la première période; et voilà pourquoi il faut proscrire la saignée et les purgatifs, comme des choses nuisibles quand la maladie n'est pas violente. Cette vérité est assez généralement reconnue, mais en revanche quelques médecins tombent dans l'extrême contraire. Tout occupés de l'idée qu'il s'agit d'une fièvre nerveuse, ils croient ne pouvoir arriver assez tôt avec les médicamens excitans et toniques. Cette méthode, par laquelle on veut traiter toute la maladie comme une fièvre intermittente par le quinquina, est infiniment nuisible, et, pour en détourner, je vais me servir des

propres expressions d'un auteur, qui est généralement reconnu comme le premier écrivain classique sur cette maladie :

« Il seroit même téméraire et ridicule de vouloir, par un empressement précipité, rompre le cours déterminé de la maladie pour l'abréger. Cette méthode produit une sorte de paralysie, d'épuisement, ou de foiblesse indirecte beaucoup plus difficile à guérir que la simple foiblesse, parce qu'elle jette le malade dans une insensibilité d'où l'on ne parvient plus à le tirer, même par les excitans les plus puissans. Cependant on ne manque pas de ces misérables médecins qui ne prescrivent que des excitans durant tout le cours du typhus, voulant en triompher par cela seul, ou même l'abréger » *Hildebrandt.*

Il faut respecter le cours déterminé de la maladie, tant il est favorable à sa guérison, et ne faire absolument rien qui dérange les crises, qui sont indépendantes de nous; et on les dérange indubitablement par une excitation prématurée et trop forte. N'oublions pas que, même dans le typhus contagieux le plus léger, nous ne pouvons même gagner un seul jour, et que la crise définitive ne devance pas le treizième ou quatorzième jour (1).

---

(1) Cette vérité a été confirmée ici par deux exemples très-frappans. M. *Hoelscher* eut, le onzième jour de la maladie,

*Traitement du typhus régulier dans la seconde période.*

La description des symptômes du deuxième stade de la maladie montre clairement, et l'expérience prouve encore plus clairement, qu'à cette époque il faut adopter une médication plus stimulante, pour prévenir l'épuisement total des forces vitales, et les maintenir à un degré convenable, pour en obtenir une crise salutaire. Cependant il ne faut pas trop se hâter d'adopter la méthode d'excitation, et il ne faut y arriver que peu à peu. L'on n'emploie d'abord que des excitans légers, surtout quand rien n'annonce une fièvre nerveuse avec stupeur (*febris nervosa stupida*), pour laquelle il faudroit bien employer des excitans plus forts, et continuer ensuite par de plus légers, malgré les progrès du mal. Mais il faudroit faire le contraire, si les symptômes se rapprochoient de ceux

---

dont le cours étoit très-doux, une sueur abondante, après laquelle il resta si peu de fièvre le douzième jour, que je crus enfin avoir obtenu un cas d'une terminaison plus prompte; mais le treizième jour la fièvre revint, et la maladie se jugea le quatorzième. Le licencié *Holthoff* eut le typhus au plus léger degré, au point qu'il put vaquer tous les jours à ses affaires, et cependant la crise ne s'en fit que du treize au quatorze.

(*Note de l'auteur.*)

de la fièvre nerveuse versatile (*febris nervosa versatilis*). Ce ne seroit que dans le cas où une pratique trop étendue ne permettroit point d'adapter le traitement à chaque indication particulière plus ou moins urgente, qu'il seroit permis d'employer, dès le septième ou huitième jour de la maladie jusqu'à la crise, une excitation uniforme, telle que l'a recommandée un maître de l'art. Encore désapprouveroit-il lui-même, dans le dernier cas, que l'on ne satisfît pas aux indications les moins douteuses.

L'on obtiendra ordinairement la guérison de la maladie par le procédé suivant. On fera d'abord usage de l'infusion n° VIII, et l'on appliquera des sinapismes un peu forts à la plante des pieds. Vers le dixième jour, ou plus tôt si la tête est particulièrement entreprise, l'on appliquera au gras de chaque jambe un vésicatoire, qui sera levé au bout de neuf à dix heures, pansé ensuite avec un onguent suppuratif, tel que le *basilicon*, et entretenu en suppuration jusqu'après la crise parfaite. Quand l'onguent suppuratif n'est pas assez mordant, l'on y incorpore un gros de moutarde en poudre par chaque once, et l'on ajoute de la bétoine à la tisane, selon la formule n° IX.

Quand le pouls est petit, foible et fréquent, la peau sèche, la poitrine serrée, l'on administre le camphre selon la formule n° X.

Dans le passage du dix au onzième et au treizième

jour, il faut avoir soin de donner de temps en temps une tasse d'infusion de mélisse ou d'une autre analogue, pour aider doucement à la sueur qui doit se déclarer.

Les moyens indiqués peuvent, d'après les diverses indications, être remplacés ou modifiés par d'autres, par exemple, par la valériane en cas de diarrhée ou d'un soupçon fondé de vers; par le roseau aromatique dans une disposition au scorbut, et une foiblesse marquée des intestins, et pareillement par la serpentaire, l'impératoire, le contre-venin, la menthe poivrée, etc.

On combat, dans cette époque, la diarrhée par la valériane, par les lavemens de graine de lin ou d'amidon, par des frictions avec un liniment volatil camphré, et, si elle est très-opiniâtre, par une dose d'opium, qui, pour peu que la maladie soit modérée, ne doit s'administrer que dans ce seul cas, pouvant être bien plus nuisible qu'utile dans tout autre.

On modère le délire un peu violent par l'application de vésicatoires aux gras des jambes, à la nuque, par des lotions avec une infusion de moutarde, et en général par le traitement indiqué. Si l'on ne vient à bout de l'apaiser par-là, que le visage soit en même temps rouge, et la pulsation des artères violente, l'on applique sur la tête des épithèmes froids, tels que la fomentation de *Schmucker* dans une

vessie, et l'on fait des applications chaudes aux pieds. Mais le délire est souvent moins violent et moins fatigant dans cette période que dans la première.

L'on n'a pas trouvé le quinquina salutaire dans la seconde période, lorsque le cours de la maladie est régulier.

Quant au régime, il faut que l'air que respire le malade, soit plus chaud que dans le premier stade, et, s'il est possible, aussi plus pur et plus sec. La chambre du malade doit être tenue dans une propreté extrême. Le jour y est si peu nuisible, qu'au contraire il agit favorablement comme un léger stimulant. Il faut engager le malade à se remuer, s'il le peut; sinon, le faire asseoir et lui faire changer fréquemment de position.

Quoique l'on puisse alors accorder un peu plus de nourriture, il faut cependant y mettre une extrême circonspection, et ne donner que des potages légers sans alimens solides. Il vaut mieux faire prendre une boisson un peu substantielle, telle que de l'eau panée, une décoction d'orge ou de riz, avec addition d'un sixième ou d'un huitième de vin ordinaire. Le vin, surtout lorsqu'il est généreux, doit être considéré comme médicament, et, en conséquence, n'être donné que par cuillerée, et à des intervalles réglés. Il ne faut pas oublier que même un grand buveur de vin,

lorsqu'il a été affoibli par une pareille maladie, est loin de pouvoir supporter autant de vin qu'auparavant.

L'on n'a pas observé, que dans cette période, une tasse de café nuisît aux personnes accoutumées à un bon ordinaire.

La sueur, surtout au onzième et au quatorzième jour, doit être entretenue soigneusement par des boissons tièdes, légèrement diaphorétiques, mais point par des couvertures ni par la chaleur d'un poêle.

Quoique les malades soient ordinairement assez apathiques, il faut néanmoins les préserver de toute affection morale.

On ne peut trop recommander de nettoyer la langue, la bouche, les dents et aussi le nez, autant qu'il est possible, et de laver, deux fois par jour, les mains, les bras, les pieds et les jambes.

Durant la crise, l'office du médecin consiste à ne point la provoquer ni l'arrêter par une activité intempestive. Lorsqu'elle est faite, le malade a encore besoin de toute l'attention du médecin, parce qu'il est d'ordinaire trop affoibli pour que l'on puisse l'abandonner, en le mettant à un bon régime.

Il faut encore continuer les excitans en les diminuant peu à peu, et en supprimant ceux qui répugnent. Bientôt l'on ajoute aux infusions un peu de quinquina

et même, au bout de quelques jours, un extrait amer, selon la formule n° XI.

Les convalescens doivent se tenir bien en garde contre toute faute de régime. Leur peau est trop molle, les pores en sont trop ouverts, pour qu'un air froid, surtout un courant d'air, ne leur soit pas nuisible. On doit diminuer les rations de vin, et n'accorder d'abord que des alimens légers et peu de solides. Du reste, l'on se conforme aux règles générales qui doivent s'observer durant la convalescence de toute maladie aiguë.

*Traitement de la maladie dans son cours anomal.*

La première anomalie, qui est extrêmement importante, et dont il a déjà été fait mention, c'est l'exaltation de l'affection inflammatoire, qui se rencontre souvent réunie avec une inflammation locale. Dans ce cas, il faut employer la méthode antiphlogistique d'une manière beaucoup plus générale que lorsque le typhus a un cours régulier. On est souvent forcé alors, par le danger de l'affection locale, de ne point avoir égard au second stade, où la premiére indication est de soutenir les forces ; et l'on doit chercher à parer aux accidens les plus urgens par la saignée, par l'usage du nitre, du sel ammoniac, des acides végétaux et minéraux, et, en général, par un traitement absolument réfrigérant et débilitant.

Il faut en outre donner une attention particulière aux inflammations locales. Par exemple, dans l'inflammation du cerveau, il faut non-seulement une saignée, mais quelquefois deux assez fortes, et même encore des sangsues. Dans le délire violent, il faut, aux fomentations froides sur la tête, joindre des vésicatoires dérivatifs aux extrémités inférieures.

Quand on peut mettre le malade dans un bain tiède, ou au moins lui faire prendre un bain de jambes tiède, l'effet des fomentations froides en est renforcé. C'est, au reste, une règle générale de pratique en pareil cas, de ne pas administrer un vomitif indiqué, que la saignée n'ait précédé.

La règle la plus importante pour le médecin dont les malades sont dans cet état, est de ne point perdre de vue le typhus pour l'inflammation du cerveau, mais de faire à chacune de ces deux causes sa part exacte de l'affection cérébrale. Dans l'entière incertitude de savoir si la diathèse inflammatoire est dissipée ou non, et si l'affection cérébrale est due à l'inflammation précédente, ou au caractère nerveux de la seconde période, le mieux est d'employer des médicamens en quelque sorte convenables pour les deux cas, tels que le camphre et les vésicatoires.

Quand l'inflammation occupe d'autres organes que le cerveau, il est facile de choisir ce qu'il y a de

plus convenable dans les méthodes connues contre cette espèce d'inflammation. Les moyens les plus convenables lorsque les accidens gastriques prédominent, sont la pulpe de tamarin et la crême de tartre.

Dans un cas de la seconde période, où l'indication d'évacuer étoit urgente, on associa un peu de rhubarbe avec l'angélique en infusion, et le succès répondit parfaitement à l'attente.

Les symptômes propres à chaque période doivent faire discerner au médecin, si le caractère inflammatoire passe trop tôt à l'état nerveux, ou si ce dernier état a devancé la fin du premier.

Les anomalies de l'exanthême ne donnent aucune indication particulière, si ce n'est que les véritables pétéchies indiquent que l'on doit se tenir en garde contre la putridité, dont les principaux symptômes ont déjà été indiqués. Le quinquina et les acides minéraux sont, dans ce cas, les moyens auxquels il faut se hâter de recourir, et même largement.

Si au quatorzième jour il ne se fait pas une crise décisive, il y en a ordinairement une au dix-septième.

Dans trois cas, un sixième d'une poudre de Dower, composée de deux grains d'ipécacuanha et d'un grain d'opium, administré de demi-heure en demi-heure la

veille, servit à vaincre le spasme de la peau, et à déterminer une sueur critique. A d'autres malades, chez qui il étoit nécessaire de relever les forces, on donnoit, chaque deux heures, huit gouttes de vin antimonial de Huxham. Dans un cas où la maladie s'étoit prolongée jusqu'au vingt-unième jour avec les symptômes les plus alarmans, le pouls étant très-irrégulier, serré et un peu dur, l'on obtint un bon effet de dix-huit grains de musc en trois doses, et de fomentations de plantes aromatiques avec du vin autour des jambes et des pieds, par où commença une sueur copieuse qui se répandit bientôt sur tout le corps et termina heureusement la maladie. Il peut aussi être utile, dans des circonstances analogues, d'envelopper tout le corps dans des couvertures de laine arrosées d'une pareille infusion; c'est un moyen très-énergique. Dans deux cas de tétanos général, les médecins de Mayence trouvèrent les affusions d'eau froide avantageuses.

Durant la convalescence, il se présente souvent des accidens qui demandent toute l'attention du médecin. L'on a vu quelquefois des indications très-urgentes pour la purgation, et alors malheur au médecin qui ne veut pas se départir de sa méthode *stimulo-roborante*. Souvent aussi la nature indique alors ce qu'il faut faire. Le malade perd tout d'un coup tout appétit pour le vin et pour les potages substan-

tiels : si ses yeux ne deviennent pas jaunes, au moins les ailes du nez le deviennent ; sa langue se charge davantage ; les vents qu'il rend sont d'une fétidité intolérable ; son ventre redevient douloureux au toucher, et quelques lavemens lui procurent déjà un grand soulagement.

Une douleur fixe du côté gauche de la poitrine, survenue quatre jours après la crise, ne céda qu'à une saignée par les sangsues.

Enfin, le médecin doit encore surveiller son malade, de peur de le perdre au moment où il s'applaudit déjà de son entière guérison.

### *Formules de Médicamens.*

N° I.

Prenez racine d'ipécacuanha pulvérisé, un scrupule;
Tartrite antimonié de potasse, un grain.
Mêlez pour une poudre émétique.

N° II.

P. racine de chiendent, deux onces ;
Faites bouillir pendant une demi-heure, dans suffisante quantité d'eau pour une colature d'une livre et demie ;
Ajoutez acétate d'ammoniaque, une once et demie.
Étiquettez : En prendre une petite tasse toutes les deux heures.

## N° III.

P. extrait de chiendent, sulfate de soude, de chaque trois gros ;

Racine d'ipécacuanha en poudre, deux grains ;

Eau de fleur de sureau, cinq onces.

Mêlez. Etiquettez : En prendre une cuillerée ordinaire toutes les deux heures, après avoir bien agité.

## N° IV.

P. racine de chiendent, une once ;

Faites bouillir pendant une demi-heure dans suffisante quantité d'eau pour une colature de huit onces.

Ajoutez muriate d'ammoniaque, une drachme ;

Extrait de réglisse épaissi, deux scrupules ;

Acétate d'ammoniaque, une once.

M. E. : En prendre deux cuillerées toutes les deux heures.

## N° V.

P. acétate d'ammoniaque, oxymel simple, de chaque une once et demie ;

Eau de fleur de sureau, quatre onces.

M. E. : En prendre une cuillerée toutes les deux heures.

## N° VI.

P. camphre, demi-drachme ;

Triturez dans un mortier de marbre avec dix

gouttes d'esprit de vin rectifié, puis avec une once de sucre.

Ajoutez vinaigre de première qualité, cinq onces.

E. : Pour embrocation.

## N° VII.

P. levain (*fermenti panis acidi*), huit onces ;

Farine de moutarde, deux onces ;

Muriate de soude (*sal. commun.*), une once ;

Vinaigre, suffisante quantité pour un sinapisme ;

E. : Sinapisme commun.

On renforce ce sinapisme par l'addition d'une once et demie de raifort râpé.

## N° VIII.

P. racine d'angélique, — de réglisse, de chaque deux gros ;

Faites avec eau bouillante une infusion de sept onces.

Ajoutez acétate d'ammoniaque liquide, une once.

E. : En prendre deux cuillerées toutes les deux heures.

## N° IX.

P. racine d'angélique, — de réglisse, fleurs de bétoine (*arnica*), de chaque deux gros ;

Faites infuser dans suffisante quantité d'eau bouillante, et laissez en infusion pendant une demi-heure.

Ajoutez à la colature succinate d'ammoniaque (*liq. cornu cervi succinat.*), deux scrupules.

E. : Deux cuillerées toutes les deux heures.

N° X.

P. camphre, depuis demi-grain jusqu'à un grain ;

Sucre blanc, gomme arabique, de chaque six grains.

Mêlez, faites une poudre, et donnez-en douze pareilles.

E. : Pour en prendre une, dissoute dans un liquide tiède, toutes les deux heures alternativement avec la mixture précédente.

N° XI.

P. écorce du Pérou, de première qualité, une demi-once ;

Racine d'angélique ou de roseau aromatique, deux gros.

Faites infuser dans suffisante quantité d'eau bouillante, et laissez en infusion pendant une demi-heure.

A la colature qui sera de six onces, ajoutez :

Extrait de trèfle d'eau ou de camomille, trois drachmes ;

Eau de cannelle, une once.

M. E. : En prendre deux cuillerées toutes les deux heures (1).

---

(1) Le traducteur croit devoir remarquer ici qu'en Allemagne les poids pharmaceutiques sont : le scrupule de vingt grains ; le gros, de trois scrupules ; l'once, de huit gros ; la livre, de douze onces.

FIN.

---

De l'Imprim. de CELLOT, rue des Grands-Augustins, n° 29.

